



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Eric Giacometti & Jacques Ravenne**

Titre : ***Le rituel de l'ombre***

ISBN : **2-266-15276-9**

N°**12546**

Prix : **7 €**

Rome, avril 2005. Une archiviste du Grand Orient est assassinée lors d'une soirée à l'ambassade de France, suivant un rituel qui évoque la mort d'Hiram, fondateur légendaire de la franc-maçonnerie. À Jérusalem, un archéologue en possession d'une énigmatique pierre

gravée subit un sort similaire.

Le commissaire Antoine Marcas, maître maçon, et son équipière, Jade Zewinski, qui abhorre les « frères », se trouvent confrontés aux tueurs implacables d'une confrérie nazie occulte, la société Thulé, adversaire ancestrale de la maçonnerie.

Soixante ans après la chute du III^e Reich, les archives des francs-maçons, dérobées par les Allemands en 1940, continuent à faire couler le sang. Mais quel secret immémorial se dissimule entre leurs pages jaunies ?

Un secret pour lequel on tue sans scrupules...

CHAPITRE PREMIER

Berlin

Bunker de la chancellerie du III^e Reich

25 avril 1945

La lame du rasoir dérapa une seconde fois sur sa peau rugueuse et fit couler un mince filet de sang sur sa joue. Agacé, l'homme en pantalon noir prit un bout de serviette humide et tamponna avec application la coupure pour tenter de stopper l'écoulement. Il s'était blessé non par maladresse, mais parce que le sol tremblait : les bombardements avaient repris de plus belle depuis l'aube.

Déjà, le béton du bunker conçu pour résister mille ans vacillait sur ses fondations.

Il se regarda dans la glace ébréchée qui pendait au-dessus du lavabo et se reconnut à peine tant les six derniers mois de combat l'avaient marqué.

Il allait fêter son vingt-cinquième anniversaire dans une semaine et pourtant le

reflet lui renvoya le visage dur d'un homme âgé d'une dizaine d'années de plus ; deux cicatrices lui barraient le haut du front, souvenir d'un accrochage avec l'Armée rouge en Poméranie.

Le sang finissait de perler.

Satisfait, le SS enfila sa chemise, sa veste noire, et esquissa un mince sourire devant le portrait du Führer qui trônait réglementairement dans toutes les chambres du bunker où il venait d'avoir l'insigne honneur de passer la nuit précédente. Il vissa sa casquette noire sur sa tête, boutonna son col orné sur le côté droit de deux runes d'argent en forme de S et se redressa en gonflant le torse.

Il aimait cet uniforme, parure de puissance et symbole de sa supériorité sur le reste de l'humanité.

Il se souvenait encore de ses permissions quand il se promenait dans les rues au bras de ses conquêtes fugitives. Partout où il se rendait dans l'empire nazi, de Cologne à Paris, il déchiffrait avec amusement la crainte et le respect dans les yeux des passants. La soumission suintait dans leur regard dès qu'il apparaissait.

Même les très jeunes enfants, qui pourtant n'étaient pas en âge de comprendre ce que représentait son uniforme, manifestaient un malaise palpable, s'écartant de lui quand il se voulait amical.

Comme si la noirceur de sa tenue faisait resurgir en eux une peur ancestrale, primitive, inscrite dans des gènes endormis et brutalement réactivés. Et il aimait cela intensément. Sans le national-socialisme et son chef bien-aimé, il n'aurait été qu'un anonyme comme les autres, destiné à une vie médiocre aux ordres d'autres médiocres dans une société sans ambition. Mais le destin en avait décidé autrement et il s'était retrouvé propulsé dans le cercle de fer de la race des seigneurs de la SS.

Seulement le vent avait tourné pour l'Allemagne, les Alliés et les forces judéo-maçonniques triomphaient de nouveau. Il savait que d'ici quelques jours il ne pourrait plus porter fièrement son uniforme.

Berlin allait tomber, c'était une certitude depuis juin dernier, lorsque les Alliés avaient envahi la Normandie. Et pourtant, malgré la défaite annoncée, il avait vécu l'année écoulée avec une joie féroce, intense, « un rêve héroïque et brutal », pour paraphraser Heredia, un poète français tombé dans l'oubli, mais qu'il aimait.

Un rêve pour certains, un cauchemar pour d'autres.

Maintenant, les bolcheviks rampaient dans les faubourgs de la ville en ruine et ne tarderaient pas à tout submerger, telle une horde de rats.

Ils ne feraient aucun quartier. C'était logique, lui-même avait toujours mis un point d'honneur à ne faire aucun prisonnier quand il était sur le front de l'Est.

« La pitié, le seul orgueil des faibles », avait coutume d'affirmer le *Reichsführer* SS Heinrich Himmler à ses subordonnés. Ce même homme avait remis à François la croix de fer pour ses exploits sur le front.

Un nouveau tremblement secoua les murs de béton, de la poussière grise tomba du plafond. Cette fois, l'explosion devait être toute proche, peut-être même au-

dessus du bunker, sur ce qui restait des jardins de la chancellerie.

Il n'avait pas peur. Il était prêt à mourir pour défendre jusqu'au bout Adolf Hitler, le chef de la grande Europe qui s'effondrait dans un déluge d'acier et de sang. Tout ce que le national-socialisme avait bâti disparaîtrait, balayé par la haine de ses ennemis.

L'*Obersturmbannführer* François Le Guermand jeta un dernier coup d'œil au miroir écaillé.

Quel chemin parcouru pour en arriver là... Lui, le natif de Compiègne, allait verser son sang pour l'Allemagne, le pays qui, cinq ans auparavant, avait envahi le sien.

Comme d'autres jeunes gens de sa génération au lendemain de la défaite, il avait compris que la France était tombée à cause des Juifs et des francs-maçons. Les corrupteurs de son pays, selon les speakers de Radio Paris.

L'Allemagne, le vainqueur généreux, tendait la main pour reconstruire une nouvelle Europe. Fervent partisan de la collaboration, germanophile de la première heure, il avait fini par trouver le vieux maréchal Pétain trop mou et s'était engagé avec enthousiasme en 1942 dans la Légion des volontaires français contre le bolchevisme.

Contre la volonté de sa famille qui, bien que pétainiste, l'avait renié, l'accusant même de trahison. Les imbéciles.

Enrôlé sous l'uniforme de la Wehrmacht, comme des milliers d'autres Français à l'époque, il avait gagné ses galons de capitaine en deux ans de campagne sur le front de l'Est.

Mais cela n'avait pas suffi. Pour lui, l'idéal absolu demeurait la SS. En permission en Allemagne, il regardait avec envie les seigneurs du Reich et s'était juré d'en faire partie quand il avait appris que les unités Waf-fen SS incorporaient des volontaires étrangers.

En 1944, il avait rejoint la brigade SS Frankreich, puis la division Charlemagne, et avait prêté serment de fidélité à Adolf Hitler. Sans le moindre état d'âme, d'autant qu'il avait reçu la bénédiction de Mgr Mayol de Lupé, l'aumônier français de la SS. Les paroles du prélat à la gueule de soudard restaient gravées dans sa mémoire :

Vous allez participer au combat contre le bolchevisme, contre le mal à l'état pur.

Très vite, il était devenu l'un des plus fanatiques officiers de la division, n'hésitant pas à exécuter froidement une vingtaine de prisonniers russes qui avaient eux-mêmes abattu cinq de ses hommes.

Son courage et sa dureté le firent remarquer par le général de la division Charlemagne, qui avait aussi pour tâche de repérer les éléments les plus sûrs dans les rangs des volontaires étrangers.

Au cours des rares repas partagés avec le général et d'autres officiers, le

jeune Français avait alors découvert une facette cachée de l'ordre noir. Ces SS avaient totalement rejeté le christianisme – une religion pour les faibles – et professaient un paganisme surprenant, mélange de croyances issues des -vieilles religions nordiques et de doctrines racistes.

L'officier de liaison du général, un major originaire de Munich, lui avait un jour expliqué qu'à la différence des SS étrangers, ceux issus du sang germanique le plus pur recevaient une formation historique et « spirituelle » poussée.

Fasciné, François Le Guermand écoutait ces enseignements étranges et cruels, évoquant le dieu rusé Odin, le légendaire Siegfried et surtout la mythique Thulé, le berceau ancestral des surhommes, vrais maîtres de la race humaine. Tout au long des millénaires, un combat immémorial opposait la race aryenne aux peuplades dégénérées et barbares.

En d'autres temps, il aurait ri de ces élucubrations secrétées par des esprits endoctrinés, mais à la lueur des bougies, plongé dans le maelström du combat titanique contre les hordes de Staline, ces récits magiques instillaient en lui un venin mystique puissant. Comme une drogue brûlante qui coulait dans son sang et imprégnait progressivement son cerveau trop longtemps sevré par la raison dans cette époque en décomposition. Il comprit au cours de ces discussions le vrai sens de son engagement dans la SS et le but ultime de la bataille finale entre l'Allemagne et le reste du monde. Il trouva ce que l'on appelle communément un sens à sa vie.

Adoubé par l'entourage du général, il reçut son vrai baptême SS lors du solstice d'hiver 1944. Dans une clairière éclairée par des flambeaux, face à un autel de fortune recouvert d'un drap anthracite brodé des deux runes couleur de lune, il fut initié aux rites de l'ordre noir sous le regard sombre des soldats présents qui psalmodiaient à voix basse une invocation germanique ancestrale.

Halgadom, Halgadom, Halgadom...

Par la suite, le major lui avait traduit ce mot d'origine scandinave qui voulait dire « cathédrale sacrée » en précisant que cette cathédrale, qui n'avait rien à voir avec celle des chrétiens, devait être considérée comme un but mystique. En riant il avait ajouté que c'était un peu la Jérusalem céleste des Aryens.

Au bout d'une heure, la nuit avait englouti les uniformes de ténèbres revêtus pour la cérémonie, et François en était sorti comme transformé. Sa vie ne serait jamais plus la même, que lui importait de mourir, puisque l'existence n'était que passage vers un autre monde plus flamboyant ?

Ce soir-là, François Le Guermand venait de sceller définitivement son sort à cette communauté maudite et honnie par le reste de l'humanité. Le major allemand lui avait fait comprendre que d'autres enseignements lui seraient donnés et qu'il parviendrait à l'aube d'une nouvelle vie même si l'Allemagne perdait la guerre.

L'avance de l'Armée rouge devenait chaque jour plus menaçante et la division se désagrégeait au fil des combats face aux coups de boutoir de l'ennemi

bolchevique.

Un matin froid et humide de février 1945, alors qu'il devait prendre la tête d'une contre-attaque pour reprendre un misérable village non loin de Marienburg en Prusse-Orientale, François Le Guermand reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Berlin, au QG du Führer. Sans explications.

Il fit ses adieux aux survivants de sa division déjà durement éprouvée par les combats incessants, mais n'apprit que plus tard que ses camarades, épuisés et sous-équipés, s'étaient tous fait décimer le jour même de son départ par les chars T34 de la deuxième armée de choc russe qui n'en finissait pas de repousser les défenses allemandes vers les rives de la Baltique.

Ce jour de février, le Führer lui avait sauvé la vie.

Pendant son voyage vers Berlin en voiture, il avait croisé des colonnes interminables de réfugiés allemands fuyant les Russes. La propagande à la radio du Dr Goebbels clamait que les barbares soviétiques pillaient les maisons et violaient toutes les femmes qui tombaient entre leurs mains.

En oubliant de préciser que ces exactions trouvaient leur source dans d'autres atrocités commises par les troupes du Reich lors de leurs marches victorieuses sur la Russie.

Les files de fuyards apeurés s'étiraient sur des kilomètres.

Ironie de l'histoire, ces événements lui remémoraient un matin de juin 40, lorsque sa famille avait tiré une carriole sur la route de Compiègne pour fuir l'arrivée des « boches ». Il contemplait depuis le siège arrière de sa voiture les cadavres de femmes et d'enfants allemands qui gisaient de chaque côté de la route, certains dans un état de décomposition avancé.

Il remarqua, écoeuré, que nombre d'entre eux s'étaient fait dépouiller de leurs vêtements et de leurs chaussures. Mais ce spectacle déprimant ne fut rien en comparaison de ce qu'il découvrit en arrivant dans la capitale du III^e Reich à l'agonie.

Passé la banlieue nord de Wedding, il découvrit, stupéfait, à perte de vue, les façades calcinées des immeubles déchiquetés par les bombardements incessants des Alliés.

Lui qui avait connu cette ville si arrogante, si fière de son statut de nouvelle Rome, il regardait avec incrédulité les files silencieuses d'habitants qui erraient dans les gravats.

Des drapeaux à croix gammée pendaient de ce qui restait des toits pour masquer les trous béants provoqués par les explosions.

Bloqué à un carrefour sur la Wilhelmstrasse – qui menait à la chancellerie –, à cause d'un convoi de chars Panzer Tigre et d'un détachement de fantassins SS, François remarqua un vieil homme qui crachait au passage de la troupe. Un tel comportement antipatriotique lui aurait valu en d'autres temps une arrestation immédiate et un passage à tabac ; pourtant, l'homme avait repris sa marche sans

être inquiété, en maugréant.

Au fronton d'un immeuble encore intact, le siège d'une compagnie d'assurances, une banderole annonçait en lettres gothiques : « Nous vaincrons ou nous mourrons ».

Arrivé devant le poste de garde du bunker, il remarqua à l'angle de la rue, deux pendus qui se balançaient au bout d'une corde attachée à un réverbère, avec, autour de leur cou, une pancarte qui proclamait : *J'ai trahi mon Führer*. Des déserteurs rattrapés par la Gestapo et exécutés sans autre forme de procès. Pour l'exemple. Nul ne devait fuir le destin du peuple allemand.

Les visages noircis par l'étranglement oscillaient au gré du vent. Cette scène évoqua à François les pendus du gibet de Montfaucon évoqués par François Villon. Une touche de poésie morbide dans ce décor d'apocalypse.

En se présentant au bunker de la chancellerie, il fut reçu, à son grand étonnement, non pas par un officier mais par un civil insignifiant qui arborait sur son veston élimé l'insigne du parti nazi. L'homme lui expliqua qu'ils seraient affectés, lui et d'autres officiers de son rang, à un détachement spécial dépendant directement du *Reichsleiter* Martin Bormann. Sa mission lui serait expliquée en temps utile.

On lui attribua une chambre minuscule dans un autre bunker situé à un kilomètre de celui qui abritait ce qui restait du quartier général. D'autres militaires, tous détachés des trois divisions SS *Viking*, *Totenkopf* et *Hohenstaufen*, avaient reçu le même ordre de mission et logeaient dans des chambres attenantes.

Deux jours après leur arrivée en ces lieux, le Français et ses camarades furent convoqués par le personnage le plus puissant du régime agonisant, Martin Bormann, secrétaire du parti nazi et l'un des derniers dignitaires à bénéficier encore de la confiance d'Adolf Hitler. Froid, sûr de lui, l'homme au visage empâté avait réuni quinze officiers à l'extérieur du bunker dans ce qui restait d'une grande salle de la chancellerie aux murs sales. Le dauphin de Hitler leur avait tenu un discours d'une voix curieusement aigrelette :

— Messieurs, dans quelques mois, les Russes seront ici. Il est possible que nous perdions la guerre même si le Führer croit encore en la victoire et aux nouvelles armes encore plus dévastatrices que nos fusées longue portée V2.

Martin Bormann laissa errer son regard sur l'assistance et reprit son monologue :

— Il faut penser aux générations futures et croire en une victoire finale. Vous avez tous été choisis par vos supérieurs en raison de votre courage et de votre loyauté au Reich, et je le dis particulièrement à nos amis européens, suédois, belges, français, hollandais, qui se sont comportés comme de vrais Allemands. Pendant les quelques semaines de répit qui nous restent, vous allez être formés pour survivre et perpétuer l'œuvre glorieuse d'Adolf Hitler. Notre guide ayant décidé de rester

jusqu'au bout, quitte à y laisser sa vie, vous partirez en temps voulu afin que son sacrifice ne soit pas vain.

Un murmure se propagea dans les rangs des officiers. Bormann reprit la parole :

— Chacun d'entre vous recevra un ordre de mission, vital pour la continuation de notre œuvre. Vous n'êtes pas seuls, sachez que d'autres groupes tels que le vôtre sont formés en ce moment même, sur le territoire allemand. Votre instruction commencera demain matin à huit heures et durera plusieurs semaines. Bonne chance à tous.

Pendant les deux mois qui suivirent, on leur avait appris à survivre dans la plus totale clandestinité. François Le Guermant ne pouvait s'empêcher d'admirer leur sens de l'organisation, encore vivace en dépit de l'Apocalypse annoncée. Depuis longtemps, il ne se sentait plus français, cette nation de pleurnichards qui se couchaient devant de Gaulle et les Américains.

Les conférences succédèrent aux cours pratiques, sans répit, et François resta cloîtré dans des salles souterraines sans voir la lumière pendant des jours. Une vie de rat. Des militaires et des civils lui firent découvrir, ainsi qu'à ses camarades, le vaste réseau d'entraide tissé de par le monde, en particulier dans des pays neutres comme l'Espagne, certaines nations d'Amérique du Sud ou la Suisse.

Ils reçurent même un cours complet sur les transferts bancaires clandestins et la façon de disposer de plusieurs comptes sous différentes identités.

L'argent ne semblait poser aucun souci. Une seule obligation pour tous les membres du groupe : rejoindre le pays qui leur était assigné, se fondre dans la population sous une nouvelle identité et se tenir prêt.

A la mi-avril, alors que les Soviétiques n'étaient plus qu'à dix kilomètres de Berlin, François reçut la visite amicale de l'officier de liaison munichois qui lui avait fait découvrir le véritable visage de la SS.

Il apprit que les trois cents rescapés français de la Charlemagne avaient été affectés à la défense du bunker. Le major lui expliqua qu'il était à l'origine de sa nomination pour sa mission d'après-guerre. Au cours d'un déjeuner vite avalé, l'Allemand lui remit une carte noire ornée d'un T majuscule blanc. Il lui expliqua que cette carte marquait l'appartenance à une très vieille société secrète aryenne, la Thulé Gesellschaft, qui existait bien avant la naissance du nazisme.

Un pouvoir caché au sein même de la SS.

Par son courage et son dévouement, François avait gagné le droit d'en faire partie. Après la guerre, s'il arrivait à s'en sortir, il serait contacté par des membres de Thulé qui lui assigneraient de nouveaux ordres. François avait remarqué que Bormann tenait le major dans le plus grand respect et s'entretenait souvent en aparté avec lui, comme si désormais il se trouvait en présence d'un supérieur. A son grand étonnement, le major se montrait très critique envers Hitler qu'il qualifiait de fou malfaisant.

Le sang finissait de coaguler. La coupure sur la joue devenait maintenant imperceptible.

Le jour du départ arrivait enfin.

Le Français épousseta le bout de ses bottes luisantes et jeta un dernier coup d'œil au miroir. Il se devait d'arborer une tenue impeccable pour cet ultime repas en compagnie de ses camarades.

La veille au soir, un des assistants de Bormann leur avait dit de se tenir prêt pour le 29 avril dans la matinée.

Il sortit de sa petite chambre, quitta son bunker et emprunta le long souterrain qui menait vers une sortie, à un pâté de maisons du QG. Les deux soldats en faction le saluèrent, et il descendit dans la salle de conférences. Les appartements de Hitler se situaient de l'autre côté du bunker et depuis son arrivée, il ne l'avait aperçu qu'une seule fois au cours d'une prise d'armes dans la cour de la chancellerie.

Le visage bouffi par les médicaments et la démarche titubante, le vieil homme avait perdu ce magnétisme enfiévré, source de l'ensorcellement d'une nation entière. Il venait de passer en revue une troupe d'adolescents du Wolksturm, dont l'âge moyen culminait tout juste à quatorze ans, qui nageaient dans leur uniforme et tenaient à la main leurs jouets mortels, des Panzer Faust, ces lance-roquettes utilisés pour détruire les chars à courte distance.

François s'était surpris à prendre en pitié ces pauvres gamins fanatisés voués à une mort certaine. Partisan sans condition de l'Allemagne hitlérienne, il désapprouvait néanmoins le suicide collectif de toute une nation et en particulier des plus jeunes. Un gâchis sans avenir.

En arrivant dans la salle de conférences, François comprit que quelque chose clochait. Ses compagnons, tous debout, raides comme des piquets, scrutaient un homme jeune aux cheveux noirs assis sur une chaise au fond de la salle.

L'homme portait une vareuse déboutonnée de la SS, mais ses yeux n'exprimaient pas la morgue habituelle d'un gradé de ce rang. Des larmes coulaient sur ses joues. François n'avait jamais vu un SS pleurer.

Son visage lui était familier, c'était l'un de ses camarades, un capitaine de la Viking, natif de Saxe, spécialiste des transmissions. En s'approchant, il remarqua d'autres détails qui le firent se raidir. A la place des oreilles, deux trous étaient recouverts d'une croûte de sang séché. Le SS émit des grognements sourds et ouvrit la bouche pour implorer l'assistance.

La voix de Martin Bormann retentit alors dans la pièce :

— Messieurs, je vous présente un traître à notre cause qui était en train de faire ses valises pour rejoindre Heinrich Himmler. Il se trouve que ce matin, la BBC a annoncé que le « fidèle Heinrich » proposait aux troupes alliées une capitulation sans condition. Cette trahison a été immédiatement rapportée à notre Führer qui est entré dans une colère sans bornes. L'ordre a été donné d'exécuter sur-le-champ tous ceux

qui rejoindraient Himmler. Pour montrer sa détermination, notre chef bien-aimé a même demandé l'exécution de son propre beau-frère, Herr Fegelein, mari de la sœur d'Eva Braun, qui lui aussi voulait s'enfuir.

L'homme continuait de pleurer.

Martin Bormann s'approcha du prisonnier d'un pas tranquille et lui posa la main sur l'épaule, avec une bienveillance feinte. Il reprit en souriant :

— Notre ami ici présent voulait se soustraire à sa mission. Nous lui avons tranché les oreilles et la langue pour qu'il ne puisse plus rapporter à son maître les décisions de notre glorieux Führer.

Le hiérarque du parti caressa les cheveux du prisonnier d'un air distrait.

— Voyez-vous, un Allemand, et *a fortiori* un SS, ne peut trahir impunément son sang. N'y voyez aucun sadisme superflu : c'est juste une leçon à retenir. Ne trahissez jamais ! Gardes, emmenez ce déchet et passez-le par les armes dans la cour.

Le SS fut traîné par les épaules par deux gardes et quitta la pièce dans un concert de gémissements.

Le départ du prisonnier détendit d'un cran la tension qui régnait dans la salle. Tout le monde savait que Bormann haïssait Himmler depuis longtemps et n'attendait qu'une occasion pour déboulonner sa statue de commandeur des SS. C'était chose faite.

— Le temps presse, messieurs. La première armée blindée de Joukov s'approche plus rapidement que prévu et ses troupes sont déjà sur le Tiergarten. Votre départ est avancé. *Heil* Hitler !

A l'annonce du salut rituel aboyé sur un ton rauque, le groupe s'était levé d'un bond et tendait le bras comme un seul homme.

Comme pour répondre à ce salut, une violente explosion fit trembler la salle.

François Le Guermant s'apprêtait à rejoindre sa chambre pour se changer quand Bormann l'arrêta et lui prit le bras. Il le fixa d'un regard dur.

— Vous connaissez vos consignes ? Il est vital pour le Reich de les appliquer à la lettre.

Un tremblement convulsif secouait la main du secrétaire de Hitler. François le fixa du regard.

— Je les connais par cœur. Je quitte Berlin par le réseau souterrain encore intact pour rejoindre un point de la banlieue ouest encore sécurisé. Là, je prends la tête d'un convoi de cinq camions à destination de Beelitz, à trente kilomètres de la capitale, où je fais enterrer dans la cache prévue les caisses transportées. Je ne dois garder qu'une serviette contenant des documents.

— Et ensuite ?

— Je rejoins notre neuvième armée qui doit mettre à ma disposition un

avion pour atteindre la frontière suisse. Puis je me débrouille pour la traverser et rejoindre un appartement à Berne où j'attendrai de nouvelles instructions.

Bormann paraissait soulagé, François reprit :

— La seule chose que je ne sache pas, c'est ce que contiennent les caisses.

— Vous n'avez pas à le savoir. Contentez-vous d'obéir. Ne faites pas preuve d'indiscipline comme vos compatriotes français.

A la façon dont Bormann articula ce dernier mot, François comprit que le *Reichsleiter* considérait les Français avec un mépris non dissimulé. François n'avait jamais aimé ce bureaucrate pompeux qui se donnait des allures de petit chef et lui répondit d'un ton sec :

— Ce sont mes frères d'armes de la division Charlemagne qui sont là-haut en train de se faire trouser la peau pour stopper les bolcheviks. Quelle ultime ironie de l'histoire, des Français, derniers remparts de Hitler alors que toutes les armées du Reich se désintègrent devant l'ennemi...

Bormann sourit faiblement, voulut prononcer une parole, puis se ravisa et tourna les talons.